Document generated on 10/12/2024 6:19 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Entre le boulevard et la ruelle

André Montmorency

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26608ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Montmorency, A. (1989). Entre le boulevard et la ruelle. *Jeu*, (50), 196–198.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Je pense que la plupart des gens qui choisissent le monde du spectacle aujourd'hui y entrent comme dans une sorte de carrière; ils ne sont pas engagés dans une action politique, sociale ou personnelle. Ils espèrent plutôt passer des petites salles aux grandes au plus vite, atteindre au succès et pouvoir faire carrière grâce à leur travail. Ce ne sont pas de mauvaises gens, mais ils ne voient pas le spectacle comme un service à la société. Ils le considèrent de la même façon qu'un avocat ou un médecin envisage son travail, sa profession. En fait, ils ont perdu le sens de ce qu'est l'artiste: un visionnaire, critique face à la société. Et s'ils utilisent une certaine vision critique, c'est souvent plus ou moins pour mener de l'avant leur carrière personnelle.

propos recueillis et traduits par **solange lévesque**
mise en forme de l'entretien: **lorraine camerlain**

entre le boulevard et la ruelle

L'acteur doit, dit-on, nous faire croire à son jeu. De quels subterfuges doit-il user pour rendre crédible ce qui est d'emblée posé comme faux?

Comédien et metteur en scène, André Montmorency, dans ses moments de loisir, adore écrire; auteur d'un récit qu'il compte publier bientôt, il travaille également, depuis peu, à la rédaction de ses mémoires. La saison prochaine, il jouera entre autres dans *Bousille et les Justes*, à la Compagnie Jean-Duceppe, et dans *le Bourgeois gentilhomme*, au Théâtre du Nouveau Monde.

Je joue depuis trente ans, j'enseigne et fais de la mise en scène depuis dix-neuf ans et je me pose toujours — régulièrement — cette question, sans avoir encore été capable d'y répondre.

Quels subterfuges?

J'essaierai d'y répondre enfin, sans y répondre vraiment. Je poserai moi aussi la question en donnant un exemple.

1976. *Damnée Manon, sacrée Sandra.*
Mon premier vrai rôle dramatique. Le monologue final de Sandra. Le monologue de la rue Fabre. Quel bonheur d'enfin pouvoir ouvrir les valves, d'avoir enfin le morceau d'anthologie, le récit écrit presque sur mesure, de raconter la rue Fabre en pensant tout simplement à la ruelle Labrecque où j'ai grandi.

Dès la première lecture, l'émotion monte. La larme pointe déjà et je dois la refouler pour ne pas l'hypothéquer. Je n'avais pas ressenti pareille émotion depuis le temps où je me disais Rimbaud

en pleurant, à treize ans, devant le miroir de ma salle de bain. Tu dis Fabre et penses Labrecque, et le tour est joué. C'était donc ça qu'ils voulaient dire les Stanislavski-Strasberg et compagnie?

Donc la lecture.

Six mois de répétition. Eh oui! on s'était payé ce luxe, on ne répétait que les jours où ça nous tentait vraiment. Et pendant six mois, arrivé à ce monologue, tu avertis Brassard que tu vas jouer technique, que tu ne vas pas laisser vraiment passer l'émotion, pour la ménager, la faire patienter. Tu vas la garder pour le grand soir. Le metteur en scène comprend. Il a bien vu à la lecture que tu fais tout pour te retenir et ne pas chialer de toutes tes tripes. Et quand tu répètes technique, de toute façon, lui il trouve ça bon.

Les six mois passent. Le grand soir arrive. Malgré le trac tout se déroule bien. Mais je sens comme un malaise chez moi. Je suis trop conscient de tout pour un soir de première. Mon métier d'acteur de boulevard remonte vite à la surface, et je «punche» les répliques drôles de la pièce comme après quinze jours de représentations. Je suis même assez lucide pour penser dans un petit coin de mon cerveau: «Attendez, cher public, que j'arrive au monologue de la rue Fabre, l'acteur comique vous étonnera.»

Et le grand moment arrive.
Surprise!
Plus le monologue avance, plus je suis de glace devant cette ruelle-Labrecque-rue-Fabre qui me promettait tant de spasmes lacrymaux. Tant pis, la pièce se termine quelques pages plus loin. Ça n'aura été qu'un mauvais moment à passer.

André Montmorency dans *Damnée Manon, sacrée Sandra*, Théâtre de Quat'Sous, février 1977. Photo: André Cornellier.

Rideau, ou plutôt black-out (si Jean-Louis Roux m'entendait!), noir final. Triomphe. Gens debout. Regards humides.

Dans la loge.

MA MEILLEURE AMIE : Pis ton monologue de la rue Fabre ! Que c'est émouvant ! Que t'es bon !

MOI : Ah mais j'étais pas vraiment dedans, l'émotion passait pas comme j'aurais voulu. Demain par exemple.

Le lendemain.

Soir de deuxième tant redouté par tous les gens de ce beau métier que nous faisons. La fête. Le flot tant attendu. Je pleure de me voir pleurer. Je retrouve mes treize ans, Rimbaud, le miroir-de-la-ruelle-Labrecque-premier-spectateur. Et à travers mes larmes (c'était au Quat'Sous et je ne portais pas encore de lunettes), j'entrevois le public, de glace à son tour, gêné, l'oeil bien au sec, alors que la veille j'avais aperçu quelques mouchoirs sortant discrètement de quelques sacs à main.

De quels subterfuges avais-je usé, la veille? Allez-y donc voir!

De mon métier tout simplement?

andré montmorency

André Montmorency.
Photo : Les Paparazzi.